

Heidelberglaan 3
Postbus 16007
3500 DA UTRECHT
Telefoon: 030 – 2536612
Fax: 030 – 2538398
Email: klantenservice@library.uu.nl

Datum: 21-jun-05

Bonnummer: 85470

Aan: ELING, P.A.T.M. AFD. VERG. FYS. PSYCHOLOGIE

MONTESSORILAAN 3 K B0219
6525 HR NIJMEGEN
NEDERLAND

Tav:

Aantal kopieën: 24

Uw referentie(s): A078943264
ELING, P.

Artikelomschrijving bij aanvraagnummer: 85470

Artikel: obituarie of in memoriam auguste marie

Auteur: ?

Tijdschrift: ARCHIVES INTERNATIONALES DE NEUROLOGIE, DE MÉDECINE MENTAL

Jaar: 1934

Vol. 53

Aflevering:

Pagina(s): 341

Plaatsnr.: MAG:VV 2039

Auguste Marie

par le Professeur WAGNER-JAUREGG, de Vienne

Le 29 juillet dernier est mort à Paris le Docteur Auguste Marie qui fut membre le plus représentatif et le plus éminent de la psychiatrie en France dans ces dernières décades. Me souvenant des rapports personnels amicaux que j'ai eu avec lui je me fais un devoir de consacrer ces lignes à la mémoire de cet homme d'élite.

La masse de travaux scientifiques que représente l'œuvre du disparu est prodigieuse. Des centaines d'articles, des brochures, des volumes sont le résultat de son activité de savant, sans compter les communications innombrables qu'il a faites dans les sociétés et congrès scientifiques.

On a peine à croire que tout cela soit l'œuvre d'un seul homme. Non seulement les questions de psychiatrie clinique, mais aussi les questions de traitement de maladies mentales captivaient son attention agissante. 12 prix d'Académie de Médecine, 4 prix de l'Académie des Sciences témoignent de la valeur attribuée à ses travaux.

Au moment de ses études il trouva encore le temps d'ajouter une base juridique à son titre de Docteur en médecine par le titre de licencié en droit, et à la fin de sa vie d'assumer la charge de conseiller général de la Seine et de maire d'Orly.

Innombrables sont les sociétés et les congrès dont le Docteur Auguste Marie a fait partie en France et à l'étranger.

Les étapes marquantes de sa carrière de psychiatre dans ses jeunes années en 1898 fut la création de la première Colonie familiale des aliénés à Dun-sur-Auron (Cher). Cette création fut suivie d'un éclatant et durable succès. En 1900 médecin en chef de l'asile départementale de Villejuif, en 1920 médecin en chef du service de triage psychiatrique à l'asile de Sainte-Anne à Paris il fut successeur du célèbre psychiatre Magnan.

Depuis de longues années déjà l'objet principal des recherches du Docteur A. Marie était la paralysie générale sur laquelle se concentraient ses recherches. Ses travaux remarquables sur le virus neurothrope (en collaboration du professeur Levaditi) furent un des résultats de ces études. En 1928 il introduisit en France le premier traitement de la malarithérapie dans la P. G., il fut le propagandiste enthousiaste de cette thérapeutique à l'édification de laquelle il prit une part prépondérante.

Mes premiers rapports personnels avec le Docteur Auguste Marie se nouèrent à Vienne en 1908 lors du congrès international de médecine mentale et en 1909 au congrès international de médecine à Budapest.

Là il m'est apparu sous les dehors du sympathique représentant de la France, une des plus belles incarnations de la race française par sa haute culture, son allure, le style de son langage. Depuis ce moment nos relations se continuèrent par échanges de rapports intellectuels jusqu'en 1929 et 1932 où j'acceptais l'invitation de la Société de Neurologie à l'occasion du centenaire d'Alfred Fournier et pu renouer les aimables rapports avec lui.

Malgré sa personnalité scientifique internationale le Docteur A. Marie était un patriote ardent et lorsque vint la guerre il s'acquitta de son devoir au delà de ses obligations. Avec quelle fierté me conviait-il lors de l'Exposition Coloniale à venir admirer les résultats réalisés dans l'immense France d'outre-mer.

NEVROSES	
	TROUBLES PSYCHIQUES
	HYSTÉRIE - CHORÉE
	ÉPILEPSIE
Bromuration Intensive <i>avec élimination réelle</i> des Toxines Sirop Glycériné contenant par cuillerée à bouche Bromures alcalins . . . 1 gr 80 Bromhydrate de Pilocarpine 0 gr. 0008	
Laboratoire ROCHER 15, Rue de Grenelle PARIS	BROMOCARPINE

Docteur Auguste Marie

1865-1934

par le Docteur P. SERIEUX

La psychiatrie française vient de perdre un de ses plus éminents représentants.

Le Docteur Auguste Marie, médecin honoraire de l'asile Sainte-Anne, a consacré sa vie tout entière à l'étude des maladies mentales, à leur traitement et à la réforme de l'assistance aux aliénés.

Dans ces divers domaines il s'est montré clinicien savant, pionnier infatigable, thérapeute hardi, esprit ouvert à tous les progrès. Son œuvre a été des plus fécondes du double point de vue scientifique et pratique.

On essayera à en dégager les grandes lignes.

Auparavant nous rappellerons brièvement le *curriculum vitæ* d'Auguste Marie.

Né à Voiron en Dauphiné en 1865, Marie poursuit d'abord parallèlement ses études de droit et de médecine. Au cours de la même année (1885) il est licencié en droit, inscrit au barreau de Grenoble et interne à l'hôpital de la même ville. Puis il vient à Paris (1886); il est reçu au concours de l'internat des asiles d'aliénés de la Seine, 1887, et il passe sa thèse de docteur en médecine en 1890. La même année il se présente avec succès au concours de médecin des asiles.

Après avoir passé deux années en province en qualité de médecin adjoint, Marie est chargé d'une mission en Ecosse. Vivement intéressé par l'organisation de l'assistance familiale des aliénés dans ce pays, Marie entreprend de créer en France une organisation analogue. Il n'avait alors que 26 ans; c'était débiter dans la carrière par un coup de maître.

En octobre 1892 il est nommé Directeur-médecin de la colonie Familiale de Dun-sur-Auron (Cher) et chargé par le Département de la Seine d'organiser l'assistance familiale des aliénés paisibles.

En 1900 son œuvre hérissée de mille difficultés est accomplie. Elle a donné des résultats splendides.

Marie quitte alors Dun-sur-Auron pour une place de médecin de l'Asile de Villejuif, quelques années plus tard, le succès de la colonisation familiale l'engage à créer l'assistance familiale des vieillards (1903).

En 1910, Marie est nommé Directeur du Laboratoire de Psychologie pathologique de l'Ecole des Hautes Etudes, puis expert près les Tribunaux.

Pendant la guerre Marie se dépense sans compter. Grièvement blessé il reçoit la croix de guerre avec palmes. Il est nommé médecin du service de l'admission à l'asile de Sainte-Anne en 1920.

Les nombreux et importants travaux du Docteur Auguste Marie lui avaient valu à de multiples reprises le titre de lauréat de l'Académie de Médecine et Académie des Sciences.

Toutes les consécérations qu'on peut tenir soit de ses pairs, soit des gouvernements français et étrangers vinrent à lui. Membre de la Société Médico-psychologique, membre correspondant de la Société médicale des Hôpitaux, membre de la Société de Médecine de Paris, membre de la plupart des sociétés psychiâtriques étrangères, titulaire de plusieurs ordres étrangers (Espagne, Russie, Belgique, Italie) commandeur de la Légion d'Honneur etc. Marie a pris une part active et de premier plan aux divers congrès français et internationaux de médecine mentale; et à maintes reprises il fut chargé de missions d'études: Belgique, Russie, Autriche, Allemagne, Italie, Hollande, Egypte.

En 1930 il prend sa retraite des asiles. Mais son activité était demeurée la même au point de vue scientifique et pratique: Au Conseil Général dont il faisait partie depuis peu il s'occupa des questions concernant l'assistance des aliénés. Cependant par suite d'une grave maladie depuis novembre 1933 sa vie était en danger.

Mais toujours riche d'idées, animé du désir de les traduire en actes, passionné pour ses œuvres philanthropiques, il n'en poursuivit pas moins ses travaux et la réalisation de ses projets. A ses forces physiques défaillante il opposait la sérénité du vrai courage.

La fin prématurée de cette vie de labeur et de dévoue-

ment survint le 29 juillet 1934. Le rêve d'Auguste Marie était « de mourir debout ». Il l'a réalisé.

Ses obsèques furent émouvantes, les paroles éloquentes du Docteur Paul Farej, médecin inspecteur des Asiles d'aliénés et de M. Paul Fleurot, conseiller municipal de Paris, ancien président du Conseil Général de la Seine, exaltèrent l'œuvre du savant et du philanthrope.

L'activité scientifique et médico-administrative d'Auguste Marie a été prodigieuse et très diverse.

On ne peut ici que donner un aperçu incomplet de l'œuvre considérable qu'il a accomplie au cours de près d'un demi siècle de labeur inlassable.

Il n'est pas en effet de chapitre de la psychiatrie auquel Marie n'ait apporté une contribution remarquable.

Ses études cliniques proprement dites sont très nombreuses. Citons d'abord celles qui ont trait à la paralysie générale :

Sa thèse consacrée aux Troubles oculaires dans la paralysie générale (1890);

et une série de mémoires d'un grand intérêt :

Paralysie générale à forme démente (Soc. méd. hôpit., 1905);

Paralysie générale et syphilis chez les Arabes (*Rev. de Méd.*, 1905);

Mal perforant dans la paralysie générale (*Rev. de Psychiat.*, 1905);

Hallucinations psychomotrices dans la paralysie générale (*Arch. Neurol.*, 1901);

Ponction lombaire dans la paralysie générale (1902);

Etude du liquide céphalorachidien (Congrès de Lille, 1905);

La réaction des anticorps syphilitiques dans la paralysie générale (avec Levaditi) (Soc. méd. hôpit., 1906);

Les anticorps syphilitiques dans le liquide céphalo-rachidien (*Annal. Instit. Pasteur*, 1907);

Action du liquide céphalo-rachidien des P. G. sur les virus syphilitiques (avec Levaditi) Soc. Biolog., 1907).

Dans ces divers travaux, Marie s'est attaché à démontrer le rôle de la spécificité dans l'étiologie de la paralysie générale. Ses recherches, des plus originales, sur le virus neurotrope de la syphilis ont suscité un intérêt des plus

vifs. Nous parlerons plus loin de la malarithérapie.

Marie a étudié encore dans le groupe des psychoses organiques :

les troubles mentaux post-traumatiques (avec Viollet) (*Annal. méd. psych.*, 1904).

Les démences aphoniques (Soc. méd. hôp., 1906);

les troubles mentaux dans la maladie de Parkinson (Soc. méd. hôp., 1907);

la vision chez les idiots et les imbéciles (1 vol., Doin, 1892);

la Démence (1 vol., Doin, 1906);

la démence de la puberté (Paris, 1905);

l'état mental des séniles (Bordeaux, 1895).

Le groupe des psychoses essentielles a fait également l'objet d'importants travaux d'A. Marie. Signalons rapidement son livre sur :

les Délires systématisés et leur valeur (Doin, 1892);

son étude sur les Cyclothymies dysovariques;

ses livres sur la Pellagre, sur l'Audition morbide;

son exposé du Délire chronique de Magnan (avec Mac-Pherson) publié en anglais (Chicago, 1895);

ses recherches anatomo-cliniques sur les psychoses religieuses (*Archiv. Neurol.*, 1896-97);

sur le Délire chronique avec idées de négation (*Annal. méd. psych.*, 1905) etc...

Une mention toute particulière doit être faite de son *Traité international de psychologie pathologique* (Alcan, 1910-1911). Conçu suivant une formule toute nouvelle, avec la collaboration des maîtres français et étrangers les plus distingués, ce *Traité*, véritable monument, sera toujours consulté avec fruit, car il constitue une mise au point de la psychiatrie au début du xx^e siècle.

Au point de vue de l'*Assistance aux aliénés*, le nom de Marie restera attaché à une réforme dont l'importance ne peut être exagérée : nous voulons parler de l'assistance familiale dont il est, en France, le créateur.

Marie, titulaire de la Bourse de voyage de l'internat, à la suite du concours de 1890, fut chargé de mission en Ecosse et en Belgique. Au cours de son voyage il avait pu se rendre compte des avantages d'un mode d'assistance

des aliénés pratiqué depuis des siècles à Gheel, en Belgique, et plus récemment en Ecosse, mais inconnu en France, à savoir : le placement des malades inoffensifs dans des familles de nourriciers. Enthousiasmé par sa découverte, il la fit connaître dans son livre : *l'assistance des aliénés en Ecosse* (Librairie des Imprim. réunies, 1892).

Mais il ne s'en tint pas là. Il résolut d'introduire en France ce mode particulier d'assistance. Tâche des plus difficiles, pour laquelle il fallait bien des qualités et une âme d'apôtre. Tout autre que Marie eut échoué et n'eut su, comme lui, par sa diplomatie souriante et tenace, vaincre l'hostilité des hommes et des choses. Il lui fallut, quoique tout jeune médecin des asiles, entreprendre une lutte sans répit contre l'incompréhension des uns, la routine des autres, réduire à néant l'inertie et les mille objections des partisans du statu quo. Il eut le rare mérite de mettre en branle la lourde machine administrative et de savoir intéresser à sa réforme les conseils généraux de la Seine et du Cher. Enfin il triompha des aveuglements et des entêtements du misonéisme. En 1892 il fut chargé, comme Directeur-médecin, de l'organisation dans le Département du Cher, à Dun-sur-Auron, d'une Colonie familiale pour les aliénés du département de la Seine. Tout était à créer : il fallait faire l'éducation des nourriciers, combattre les préventions et les appréhensions que faisait naître la présence de centaines d'aliénés en liberté, établir des règlements spéciaux, etc. Un succès éclatant vint couronner ses efforts. Après Dun-sur-Auron, Marie créa en 1896 la Colonie d'Ainay-le-Château; en 1903 celle de Lurcy-Lévy (Cher); en 1906 celle de Chezal-Benoit (Cher).

Un maître illustre, le Professeur Régis, a donné son opinion sur la réforme réalisée par A. Marie : « L'assistance familiale est, à tous les points de vue... une excellente méthode. Non seulement en effet, comme l'observe Ch. Féré, ... elle rend possible, pour certaines catégories de malades, l'isolement sans la séquestration, mais encore elle permet d'éliminer des asiles beaucoup d'aliénés incurables qui les encombrant... en (les) plaçant, de façon souvent économique, dans des conditions de vie morale et matérielle supérieures. »

Actuellement deux mille aliénés du département de la Seine bénéficient de l'assistance familiale : délivrés de

l'oppression des murs de l'asile d'aliénés, de la rigidité des disciplines nécessaires dans un établissement de ce genre, ils vivent en liberté, à la campagne, au foyer d'une famille nouvelle, dans les meilleures conditions d'hygiène physique et mentale. C'est pour eux une véritable renaissance, une vie nouvelle; au lieu des préaux de l'asile, de sa promiscuité, ce sont les champs, les bois, les promenades, le contact de personnes normales, et grâce à la vie familiale, le retour des sentiments affectifs atrophiés dans l'atmosphère nosocomiale.

Cette grande réforme de l'assistance aux aliénés paisibles est tout entière l'œuvre de Marie; on imagine aisément quelle ardeur, quelle inlassable propagande, quelle force persuasive Marie a dû déployer dans sa croisade pour créer, de toutes pièces, l'assistance familiale des aliénés. A lui seul, ce grand progrès suffirait à faire vivre à jamais son nom.

Mais Marie donna à son œuvre, une extension inattendue. Il eut l'idée, des plus intéressantes et véritablement neuve, de faire participer les vieillards aux bienfaits de l'assistance familiale :

De l'extension aux vieillards de l'assistance familiale (Gounouilhon, Bordeaux, 1904).

« Sous l'impulsion surtout de A. Marie, écrit Régis, qui en a été le véritable organisateur en France, on tend à étendre cette méthode à d'autres catégories d'infirmes que les aliénés, notamment aux vieillards. On essaie même, lorsque le cas le permet... de laisser l'aliéné dans sa propre famille, en allouant à celle-ci tout ou partie des frais de son entretien à l'asile. C'est le placement dit *homo-familial*, par opposition au placement *hétéro-familial* ou dans une famille étrangère ».

En outre d'innombrables rapports, brochures et articles qu'il a publiés en France et à l'étranger sur la Colonisation familiale, on doit à Marie de nombreuses études sur l'assistance aux aliénés en France et à l'étranger :

Les Aliénés en Russie, (1 vol., 1899);

Les colonies familiales russes, (1899);

Assistance des aliénés en Russie et en Allemagne (Marseille, 1899);

La colonie d'aliénés de Lierneux (*Rev. Psych.*, 1900);

Le service des aliénés en Hongrie (*Rev. Psychiat.*, 1900);

Patronage des aliénés convalescents (Bordeaux, 1904);
Hôpitaux ouverts pour maladies mentales (*Rev. psychiat.*, 1904);

Les Aliénés coloniaux (1905);

L'asile suisse de Mendrisio (1907);

L'asile de Monbello (1907);

L'hôpital ouvert aux aliénés de Glasgow (1907);

Le problème des malades musulmans à Paris;

La réforme de l'assistance des aliénés (1 vol.) etc...

En psychopathologie, nombreux ont été les travaux de Marie :

Mysticisme et Folie (*Rev. psych.*, 1904);

Spiritisme et Folie (*Journ. psychol.*, 1904);

Les folies spirites (*Annal. méd. psych.*, 1904);

Vagabondage et folie (Rouen, 1898);

Folie spirite avec automatisme graphique (1904);

Eunuchisme et érotisme (1906);

Sadifétichisme (1907);

Les aliénés dans la Légion étrangère (*Rev. psych.*, 1900.)

La traduction du livre de Lombroso : l'anarchisme et

La folie à la Légion étrangère (*Rev. Blanche*, 1903.)

l'antisémitisme (Brière, 1896);

et du livre de Marro : la Puberté (Schleicen, 1902).

Une mention particulière doit être faite du livre de Marie :

La Psychanalyse (investigation de l'inconscient) parue dans la bibliothèque de Gustave Le Bon (Flammarion). Cette étude est un exposé de la question remarquable par sa clarté et sa précision.

Aug. Marie ne demeurait point confiné étroitement dans sa spécialité. Son esprit était ouvert à tout ce qui touchait à la science de l'esprit humain. Sa curiosité était encyclopédique. Il s'intéressait à la psychologie, à l'histoire de la médecine mentale, à l'anthropologie (il avait été chargé de cours à l'École d'Anthropologie) (1905) à la préhistoire, à l'art, aux questions sociales. Le premier en France il a eu et réalisé l'idée d'un musée psychiatrique; il a aussi organisé une exposition des œuvres artistiques d'aliénés. Il s'intéressait non moins vivement au journalisme médical et une fois devenu rédacteur en chef des *Archives de Neurologie*, il y donna tous ses soins et toute son expérience. Enfin il trouvait encore le temps de s'occuper acti-

Discours prononcé par M. le Docteur Paul FAREZ aux Obsèques de notre regretté rédacteur en chef

Messieurs,

Des voix plus autorisées rendront, tout à l'heure, un juste hommage au Conseiller général de la Seine, au maire d'Orly, à l'urbaniste qui a embelli et assaini sa chère Cité, à l'hygiéniste qui, tout dernièrement encore, se préoccupait de la salubrité du Métro, au bon Citoyen qui prodiguait à la chose publique son temps, son labeur, son dévouement, au grand philanthrope qui fonda et vivifia tant d'œuvres sociales, à l'ardent patriote qui, en 1914, dégagé de toute obligation militaire, voulut être mobilisé et, crânement, servir dans la tranchée...

C'est uniquement du médecin que j'ai reçu mission de parler ici.

En ce moment de l'année, nos éminents psychiatres sont loin de Paris, les uns en vacances, les autres au Congrès des Aliénistes et Neurologistes. Le privilège de prendre la parole à leur place, je le dois à l'amitié, car notre cher défunt m'honorait de son affection, comme de sa confiance.

Reçu de bonne heure médecin en Chef des Asiles de la Seine, le Docteur Auguste Marie y fit une très brillante carrière. Tout naturellement, il s'y éleva, d'échelon en échelon. Lorsque vint l'âge de la retraite, il dirigeait à l'Asile Clinique de Sainte-Anne, l'important service de l'Admission, ce qui est le bâton de maréchal de nos aliénistes.

Le docteur Auguste Marie ne fut pas seulement un grand médecin, mais aussi un grand savant, un maître, dans toute l'acceptation du mot, un véritable professeur, un enseigneur de premier ordre. Ses enseignements, il les propagea par la plume et par la parole, par les livres, les journaux, les cours et les conférences. Elles sont légion, les communications qu'il fit à l'Académie de médecine et aux diverses Sociétés savantes. Ce n'est pas par centaines mais par milliers qu'il faudrait chiffrer tous ces articles si substantiels, si variés, si lumineux que, pendant près de

cinquante ans, il a publiés dans maintes Revues professionnelles ou scientifiques. Son action fut prépondérante, surtout dans les Congrès, français ou internationaux. Quand une question difficile, délicate, controversée, confuse était mise à l'ordre du jour, que de fois lui fut confié le soin de la « rapporter ! » Et son rapport était un véritable monument. Il y étudiait le problème sous tous ses aspects, le fouillait jusqu'en ses replis les plus obscurs; il y apportait l'ordre, la méthode, la clarté, l'esprit de synthèse; à l'admiration de tous, il faisait magistralement « le point ».

Il fut une de nos vedettes de l'Enseignement supérieur. Ses leçons, ses démonstrations, il les a surtout multipliées à la Sorbonne, à l'École des Hautes Etudes, où, pendant de longues années, il demeura l'infatigable Directeur du Laboratoire de Psychopathologie. Il s'y révéla un vrai philosophe, un pénétrant psychologue. Là, avec la patience et la ténacité d'un bénédictin, il recueillit puis organisa la matière de ces trois énormes volumes qui constituent son *Traité international de Psychiatrie*, si apprécié, si souvent consulté, non seulement en France, mais dans les Universités étrangères. Notons, en passant, qu'à son dernier livre, sur la *Fièvre récurrente*, l'Académie décernait en décembre dernier un prix d'honneur.

Le Docteur Gustave Le Bon, l'éminent Directeur de la Bibliothèque de philosophie scientifique, avait désiré que dans sa Collection parût un ouvrage consacré à ces nouvelles méthodes d'investigation du subconscient que Freud avait préconisées et qui étaient, chez nous, mal connues, inexactement interprétées. Le Docteur Gustave Le Bon estima que, pour un pareil travail, personne n'était ni plus, ni mieux qualifié que le Docteur Marie. Après plusieurs mois d'isolement, de réclusion, de recueillement et de méditation, notre cher défunt publia donc, sur *La Psychanalyse*, une copieuse étude, tout à fait de premier ordre, profonde, exacte, définitive. Oui, elle restera. Elle est ce qu'on a écrit de plus condensé, de plus fidèle, de plus précis, de plus compréhensif, sur ce sujet si âprement débattu. Sans idée préconçue, en toute indépendance, avec une dialectique très serrée, il en a entrepris la discussion rigoureuse, montré le fort et le faible. Là, encore, il a su « faire le point ». Une des lumières de la médecine contemporaine, le Docteur Ch. Fiessinger, disait, à ce propos : « Il circule

dans ces pages le bon sens, le sentiment de la mesure, cette vision directe du réel cette méfiance des affirmations tapageuses qui appartiennent en propre aux qualités et au génie de la race française. »

Ce grand savant ne dédaigna point de devenir un vulgarisateur. Pour les profanes cultivés, à l'esprit ouvert et curieux, il rendait la science aimable, il la mettait à leur portée; il leur en illuminait les arcanes; il faisait d'eux des adeptes vibrants et agissants. Cet homme d'élite eut les collaborateurs qu'il méritait. Ce furent, par exemple, Mme Georges Leygues, au point de vue de l'assistance sociale, et, en psychiatrie, le Professeur Levaditi. Avec celui-ci, il poursuivit d'arides études sur le virus neurotrope; et il en résulta, pour la compréhension de certains troubles de l'esprit, des aperçus vraiment nouveaux, permettant d'utiles applications pratiques.

Le Docteur Auguste Marie fut, comme on dit, un bourreau du travail. Quand il prit sa retraite, ce ne fut, certes, pas pour se reposer, mais pour œuvrer et « servir » encore davantage. Malgré les années qui commençaient à s'accumuler, il était demeuré dans la pleine maturité de son endurance physique et de sa verdeur intellectuelle. Il publia plus que jamais. Il était plein de projets. Mais il sentait qu'il ne pourrait, seul, les faire aboutir tous. Aussi, ces innombrables documents qu'il avait si judicieusement recueillis, et amassés, au cours de sa longue et féconde carrière, il les classait, les ordonnait; et il en gratifiait généreusement ses élèves, ses amis, les priant de les utiliser dans leurs travaux personnels; ainsi, une telle mine de matériaux précieux servira à l'avancement de la science, comme au bien des malades.

Comme médecin d'Asile, il remplit avec fermeté, — si cruel, si pénible que cela fût parfois, — le rôle qui lui était dévolu, à savoir de priver de leur liberté, de tenir enfermés ces déments, ces persécutés, ces revendicateurs qui sont un danger constant pour la collectivité. Puis, comme expert, il eut à tâche d'éclairer maintes fois la Justice, pour que celle-ci devint plus humaine et tint compte des hérédités, des tares, des intoxications qui, parfois mitigent ou annihilent la responsabilité. Ses rapports d'expertises sont des modèles de prudence, de circonspection, de clairvoyance.

Le Docteur Auguste Marie se montra surtout, ce qui est la caractéristique de l'honneur du médecin français, un clinicien. Et toute son action auprès des malades fut, sans cesse, imprégnée de bonté, vivifiée par elle.

Tout jeune Médecin des Asiles et récemment marié, il n'hésita pas à s'exiler en province, pendant plusieurs années, pour fonder, diriger, animer la Colonie familiale de Dun-sur-Auron. Là, les aliénés non dangereux sont confiés à l'habitant; ils jouissent ainsi des bienfaits de la liberté et de la vie familiale. Cette œuvre philanthropique autant que médicale, réussit à merveille. Il est vrai de dire que ses efforts et son altruisme étaient soutenus par cette femme de tête et de cœur, qui était devenue l'admirable compagne de sa vie, la mère de ses enfants et qui ne cessa d'être pour lui, par la sollicitude affectueuse un véritable ange gardien, par l'intelligence une incomparable Egérie.

A l'Asile, par bonté encore, il s'intéressait à ses pauvres internés; il s'appliquait à améliorer leur sort, à leur trouver des occupations, des distractions, car, là aussi, l'oisiveté est mauvaise conseillère. Il savait discerner les points par où leur mentalité n'avait pas tout à fait sombré; il évoquait, il stimulait en eux les aptitudes qui subsistaient encore, surtout leurs dispositions artistiques. Ainsi ces aliénés pouvaient entretenir en eux une certaine activité cérébrale, se déprendre de la navrante réalité, vivre quelque peu dans un rêve, idéaliser leur triste vie. Même, il a rassemblé les collections incomparables, d'un intérêt passionnant, au double point de vue scientifique et humain; elles comprennent, en nombre considérable, des dessins, des peintures, des gravures, voire des compositions musicales. Il y a seulement un mois ou deux, il faisait exécuter quelques-unes de celles-ci, au cours d'une conférence qu'avec son charme habituel il donnait dans le salon d'une grande dame, son élève, sa collaboratrice et qui consacra ses loisirs, comme son intelligence, à la cause de ces déshérités.

Le Docteur Auguste Marie fut un aliéniste de la nouvelle école. Trop souvent, ceux d'autrefois parquaient ces pauvres déments dans une sorte de garderie; ils se contentaient de les rendre inoffensifs pour la collectivité; mais les soigner, les guérir, il n'y fallait pas songer. Faisant rentrer la médecine mentale dans la pathologie générale, il sut rapporter nombre de désordres de l'esprit à des

troubles corporels, à des intoxications, à des agents infectieux; et nous touchons ici au point culminant de son action bienfaisante et auprès des malades, providentielle, même.

Il existe une terrible maladie, encore assez répandue, et que, dans notre jargon, nous dénommons méningo-encéphalite chronique diffuse. Elle est due à un microbe spécial, spirochète ou tréponème pâle. Cette maladie, jusqu'à ces derniers temps, était considérée comme incurable, comme inéluctablement progressive. Quiconque en était atteint, c'était, pour nous, comme un homme à la mer. En dépit de tous les traitements, c'était l'issue fatale, en deux ou trois ans. Or cela, c'est le passé; écoutez le présent prestigieux.

A ces malades, le Docteur Auguste Marie a inoculé la malaria, autrement dit, le paludisme. Et ce nouveau microbe terrasse le tréponème. Non, la maladie ne guérit pas chez tous; encore ne peut-on appliquer ce traitement que si l'organisme est encore capable de supporter cette nouvelle agression microbienne. Mais, écoutez ces résultats. Dans quarante pour cent des cas traités, la maladie s'arrête, se stabilise, puis rétrocède; et souvent on en arrive à une manière de guérison. Les troubles mentaux s'atténuent, puis disparaissent; cet ex-aliéné peut sortir de l'asile, vivre au dehors, rentrer chez lui, se réadapter à la vie familiale ou sociale; il est capable de s'occuper utilement, dirige à nouveau son étude de notaire, son usine. Il est vraiment « réscapé », revalorisé, récupéré. Or, cette thérapeutique, le Docteur Auguste Marie a été le premier à l'appliquer en France. Il en a établi, précisé, perfectionné la technique très délicate; et, au Congrès de Rome, il fit sensation, quand il rapporta ses magnifiques succès. Pour la gloire de notre cher défunt, la malariatérapie, voilà le plus beau des fleurons!

Sa bonté, tous les malades de sa maison de santé la célébraient à l'envi, et aussi ses administrés d'Orly, qui disaient de lui : « Bien mieux que maire, il est, pour nous tous, un vrai père. » Ce que fut sa bonté pour les siens, pour ses enfants, pour ses petits-enfants, pour ses amis?... Non, je ne saurais y insister : je sens que l'émotion va paralyser ma voix!...

Sa maladie, il la supporta stoïquement, comme il con-

vient à un médecin, pour l'exemple, mais aussi par bonté, pour ne point tourmenter son entourage, pour donner à celui-ci l'illusion, l'espoir d'un rétablissement. La mort qu'il vit venir, il l'accueillit simplement, avec force d'âme, avec une souriante sérénité...

C'était un ami sûr et dévoué, un causeur exquis, séduisant par sa largeur de vues, sa vaste érudition, sa haute culture. Il avait l'esprit pétillant, l'intelligence fine, pénétrante, ouverte, compréhensive. D'un caractère délicieux, doux accueillant, serviable, accommodant, tolérant jamais agressif, pas du tout combattif, il savait la stérilité des dissensions et des polémiques. Avec lui, on était tout de suite, en confiance. Malgré son excessive modestie, une autorité bienveillante et persuasive émanait de toute sa personne. Et puis, on ne célébrera jamais assez l'élévation de ses sentiments, la dignité de sa vie, son impeccable droiture, sa haute conscience. Ce fut un grand homme de bien. Oui, il passa en faisant le bien, *trahit benefaciendo*.

S'il est vrai que ceux-là seuls sont morts qui ne sont pas aimés, le Docteur Auguste Marie continue à vivre dans ses œuvres, comme dans notre souvenir et dans notre cœur. A sa chère mémoire nous avons voué un culte fervent.

Docteur Paul FAREZ.



CLINIQUE BELLEVUE

Le Landeron sur le Lac de Bienna

(SUISSE)

Maison de Santé privée

Maladies nerveuses et mentales. Alcoolisme. Cure de repos et d'isolement. Convalescences. Psychothérapie.

Belle situation. Confort moderne. Vie de famille. Prix modérés. Prospectus à disposition.

Dr H. BERSOT, médecin-directeur.

Tél. Neuveville 37

Conseil général de la Seine

*Discours prononcé par M. Paul FLEUROT,
ancien Président du Conseil Général,
aux obsèques du Docteur Auguste MARIE,
Maire d'Orly, Conseiller Général de la Seine.*

Le 1^{er} août 1934.

Mesdames,
Messieurs,

La famille du Docteur Auguste Marie avait désiré d'abord, que ses obsèques aient lieu dans la plus stricte intimité, mais elle a compris ensuite, et nous l'en remercions, qu'on ne pouvait laisser partir en silence un homme comme celui qui vient de disparaître.

M. le Docteur Farez, au nom de ses confrères, a évoqué devant vous le médecin aliéniste dont la réputation était universelle. M. Bruneau vient de faire entendre la voix de la Municipalité et des habitants d'Orly groupés autour du cercueil de leur Maire si profondément regretté.

A mon tour, je veux simplement, invoquant une vieille et solide amitié qui remonte à plus de vingt-cinq années, parler au nom des amis du Docteur Marie et aussi au nom de ses collègues du Conseil Général de la Seine.

M. le Président du Conseil Général, qui est allé, il y a deux jours, saluer la dépouille mortelle du Docteur Marie, a cru devoir s'incliner devant le désir exprimé alors par la famille. C'est la raison pour laquelle, représenté ici par un éminent secrétaire du Bureau et de nombreux membres de l'Assemblée, il m'a confié la mission d'adresser un dernier adieu à l'excellent, au sympathique collègue qui vient de nous quitter.

Quant aux amis du Docteur Marie, s'ils avaient été prévenus, s'ils avaient pu venir, cette place publique serait trop petite pour les contenir tous.

Il avait fait tant de bien partout où il avait passé, rendu

tant de services, séché tant de larmes, apaisé tant de souffrances! Sa simple et rayonnante bonté lui avait conquis des cœurs si nombreux!

Puissent les innombrables témoignages de sympathie venus de toutes parts, atténuer un peu la douleur de sa veuve, de ses enfants, de ses petits-enfants, de tous ceux qui constituaient cette famille si tendrement unie, et aujourd'hui si cruellement frappée!

Avec une infinie tristesse je m'incline devant eux en les priant d'agréer les sincères et respectueuses condoléances de tous ceux qui ont aimé leur cher disparu.

Mesdames,

Messieurs,

Je n'ai pas qualité pour parler de l'œuvre professionnelle du Docteur Auguste Marie, de son rôle comme médecin chef des Asiles de la Seine, de ses travaux scientifiques, de ses découvertes, des ouvrages qu'il a publiés, des nombreuses communications faites par lui aux Académies et à diverses Sociétés savantes.

Il aimait sa profession, mais en même temps, il s'était toujours passionné pour les œuvres sociales et, au cours de toute son existence, il s'est efforcé, par tous les moyens, de développer l'enseignement, de lutter contre l'ignorance, de soulager la souffrance et la misère humaines.

M. Bruneau, maire adjoint d'Orly, et lui-même ancien combattant, vient d'évoquer en termes émouvants le rôle du Docteur Marie pendant la guerre, au cours de laquelle il fut grièvement blessé et reçut la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur. Personnellement j'avais connu le Docteur Marie bien longtemps avant qu'il n'ait eu l'intention d'entrer dans la vie publique.

Rapporteur des colonies familiales d'aliénés du Département de la Seine depuis de longues années, je savais qu'il en avait été le fondateur, le créateur, l'animateur et que, sans lui, cette œuvre si utile n'aurait jamais existé.

Trop peu connue du grand public, cette fondation du Docteur Marie fonctionne cependant depuis près de 45 ans et, grâce à elle, de malheureux aliénés, choisis avec soin, sont logés et vivent chez les habitants de certaines régions du centre de la France.

Quel dévouement; quelle abnégation furent nécessaires à ce jeune médecin de 26 ans, originaire du Dauphiné qui, ses études terminées, n'hésita pas à résider en pleine campagne, à y rester près de dix ans, d'abord seul, puis avec sa jeune femme qui devint rapidement sa meilleure collaboratrice.

Pour mener à bien ce qu'il considérait comme une œuvre scientifique et une œuvre sociale, il lui fallut surmonter des obstacles nombreux, vaincre des résistances, faire l'éducation des habitants de la région avant de leur confier des malades, développer les placements peu à peu avec une persévérance inlassable.

En présence de toutes les difficultés rencontrées, un autre aurait reculé, mais Auguste Marie avait l'âme d'un apôtre!

Aujourd'hui, grâce à lui, dans nos deux colonies familiales du Cher et de l'Allier, près de 2.000 personnes atteintes de maladies mentales sont surveillées et soignées tout en connaissant les bienfaits de la liberté.

Il en est résulté une augmentation du bien-être de toute une région autrefois déshéritée et une économie de plusieurs millions chaque année pour le département de la Seine.

Lorsqu'il y a cinq ans, les électeurs d'Orly, de Thiais, de Vitry, de Choisy, l'envoyèrent siéger au Conseil Général, le Docteur Marie n'y entra pas les mains vides, et depuis longtemps déjà, par les services rendus, il avait su mériter la gratitude de l'assemblée départementale.

Au cours de ces cinq années où il a siégé au milieu de nous, il s'est toujours efforcé de mériter la confiance de ses électeurs. Nous avons été témoin de ses efforts. Nous l'avons vu défendre avec ténacité les intérêts de son canton et du département tout entier; lutter pour obtenir des améliorations dans les transports en commun, dans les hôpitaux et les asiles; réclamer la disparition des taudis, la création de nouvelles écoles, de nouveaux dispensaires, d'un aérodrome, d'un parc des sports.

Nombreuses ont été ses interventions et les initiatives heureuses qui lui sont dues.

Républicain socialiste convaincu, il combattait pour ses idées, mais toujours correct, courtois et serviable, il avait

conquis non seulement l'estime, mais la sympathie de tous ses collègues, amis ou adversaires.

Il aimait la vie, il aimait l'action, il aimait le travail et son existence ne fut qu'un labeur ininterrompu qui dura plus de cinquante années. D'ailleurs il est mort en plein travail, malgré la douloureuse maladie qui l'avait amoindri, ayant voulu assister à toutes nos séances du Conseil Général.

Il est resté jusqu'à la fin, jusqu'à la clôture de la session. Il y a quinze jours à peine, il siégeait encore au milieu de nous.

On peut dire que, comme les guerriers antiques, il est tombé à son poste; il est mort sur la brèche.

La mort l'avait déjà frôlé quelques fois, dans l'exercice de sa profession, car elle n'est pas dénuée de périls, l'existence d'un médecin aliéniste et des infirmiers et infirmières de nos asiles qui vivent continuellement au milieu de malheureux déchets de l'humanité, d'autant plus dangereux qu'ils sont irresponsables.

Certain jour, au cours d'une consultation, un pauvre dément devenu furieux pour des raisons qu'on ne connaîtra jamais, avait déchargé à bout portant plusieurs balles de son revolver sur la poitrine du Docteur Marie. Heureusement toutes les balles avaient été amorties par une épaisse liasse de papiers, par le manuscrit d'une brochure qui gonflait la poche du praticien.

Sauvé par un véritable miracle, il avait tranquillement continué l'exercice de sa dangereuse profession avec ce sourire que nous avons tous connu, ce sourire empreint de douceur et de bonté qui ne le quittait jamais, même aux heures de souffrances.

Pourquoi fallut-il que cette belle vie, si droite et si féconde fût un jour je ne dis pas éclaboussée, mais effleurée par un lamentable scandale.

Je sais, moi qui étais son ami, que le Docteur Auguste Marie a vraiment souffert de voir son nom cité à propos d'une affaire dans laquelle il ne fut lui-même pas autre chose qu'une victime.

D'ailleurs, il n'eût pas de peine à prouver la correction de sa conduite, et je puis ajouter que tous ceux qui le connaissaient, y compris ses adversaires politiques, n'ont jamais douté une minute de sa droiture et de sa probité.

Pauvre cher ami! Après 50 années de travail, après un demi-siècle de labeur, il avait bien le droit de se reposer un peu!

Hélas! Il n'aura jamais connu d'autre repos que celui dans lequel il vient d'entrer : le repos éternel.

Il y a trois jours, simplement, courageusement, comme il a vécu, Auguste Marie est mort!

Ses yeux se sont doucement fermés, comme ceux d'un bon ouvrier qui, sa journée terminée, s'endort la conscience tranquille parce qu'il a bien rempli sa tâche.

Mesdames,
Messieurs,

La mémoire d'un homme comme lui ne doit pas disparaître.

En dehors de ses innombrables amis, de tous ceux qui l'aimaient et qui ne l'oublieront pas, il est deux modestes cités qui ont le devoir de perpétuer son souvenir, parce que toutes deux il les a marquées de son empreinte. C'est d'abord Dun-sur-Auron, chef-lieu du département du Cher, où s'écoulèrent les dix plus belles années de sa jeunesse, où l'une de ses filles est née, où son vieux père est enterré, Dun-sur-Auron, où il a créé une œuvre admirable qui lui survivra.

C'est ensuite la cité d'Orly, à laquelle il a consacré les quinze dernières années de sa vie, la jolie cité d'Orly qu'il a tant aimée, pour laquelle il rêvait toujours des améliorations nouvelles, toujours plus de confort et de bien-être pour ses habitants; la cité d'Orly dans le cimetière de laquelle il va dormir son dernier sommeil au milieu de ses concitoyens.

Je demanderai à la Municipalité de Dun-sur-Auron de donner son nom à la place publique ornée d'un square qui se trouve en face du Siège central de la Colonie Familiale, et dès aujourd'hui j'adresse une requête à nos amis les Conseillers Municipaux d'Orly. Je leur demande de choisir une rue ou une place de leur cité qui portera le nom du Docteur Auguste Marie.

Ces deux gestes seront, j'en suis convaincu, unanimement approuvés, puisqu'ils contribueront à honorer la mémoire de celui qui fut tout à la fois :

Un savant, un homme de cœur et un bon citoyen!

La Psychanalyse et les nouvelles Méthodes d'Investigation de l'Inconscient

Ouvrage du Docteur A. MARIE

(paru en 1928)

Parmi les ouvrages du Docteur A. Marie, il en est un qui par son objet dépasse le cadre de la médecine classique. *La Psychanalyse et les nouvelles méthodes d'investigation de l'inconscient* est d'ores et déjà une œuvre que les étudiants de la Faculté des Lettres ont coutume d'étudier. Ils y trouvent, en effet, l'explication de bon nombre de personnages de romans ou de théâtre. Les amateurs d'études philosophiques y découvrent, en outre, un exposé sincère et une critique objective d'une des hypothèses psychologiques des plus téméraires de ces dernières décades.

Après les multiples controverses soulevées par Freud et ses disciples, il avait pu paraître difficile de porter sur la psychanalyse un jugement impartial. Dans tous les domaines, psychologique, littéraire, artistique, social, voire musical, des disciples et des critiques farouches avaient tenté d'étayer ou de démolir la nouvelle théorie. Un certain snobisme avait envahi les colonnes de revues généralement moins austères.

Des moralistes étaient intervenus pour déposer des conclusions souvent contradictoires. Les pires exagérations prévalaient, et les Tribunaux d'Assise retentissaient des péroraisons psychanalytiques des avocats...

Bref, il a fallu attendre enfin que la mode se désintéressât de cette étude, et que la passion se calmât.

L'œuvre de Freud débute en 1905.

Le livre du Docteur A. Marie ne paraît qu'en 1928. Entre temps, ce savant a le temps d'examiner avec attention les nombreux cas cliniques qui s'offrent à lui. A ce point de vue, il est mieux placé que quiconque. Médecin en chef de l'Asile-Clinique de Sainte-Anne, il est à même de suivre quotidiennement des malades, d'expérimenter et d'éprouver sur eux la méthode freudienne.

Son étude garde d'un bout à l'autre ce caractère strictement scientifique auquel il nous avait habitués dans tous ses écrits. Il offre cet autre avantage, si précieux en pareille matière, de donner un aperçu complet et objectif des divers ouvrages qui se réfèrent à la psychanalyse.

Ce n'est, certes, pas dans les courtes limites d'un article de revue que l'on peut analyser les chapitres de la psychanalyse concernant l'exposé de la théorie freudienne. Qu'il suffise de dire que le Docteur A. Marie a mis en relief les principaux points de la doctrine, s'attachant plus particulièrement à ses thèses essentielles et par là les plus controversées.

La méthode psychanalytique d'investigation de l'inconscient, le rôle du rêve et de ses succédanés, les psychoses et les névroses que décèle l'analyse freudienne, enfin la « libido », sa nature et son dynamisme psychologique, tels sont les sujets des chapitres qui constituent la première partie de l'ouvrage.

La pensée de Freud y est développée en toute impartialité et les apports successifs des disciples y sont fixés avec une non moins exacte discrimination.

Celle-ci devient, en effet, nécessaire lorsqu'on connaît les fantaisies de quelques disciples dont l'exagération a largement contribué à soulever les plus graves objections.

Quant à la pensée intime de Freud, elle ne saurait être mieux analysée que dans le passage placé par le Docteur A. Marie, en conclusion au chapitre sur la « libido ».

Dans l'inconscient, écrit-il, il faut considérer deux parts : 1° Ce que le conscient (volonté, préjugés sociaux, moraux, règles religieuses) y a refoulé ; 2° Ce qui n'en est jamais sorti pour apparaître à la conscience. La psychanalyse prétend déceler l'un et identifier l'autre. « Un pas de plus, ajoute le Docteur A. Marie, et le conflit psychique atteint la gravité d'un syndrome morbide. » La psychonévrose apparaît, qui n'est que le substitut d'une idée refoulée. Fuyant la réalité angoissante dont l'objectivation et l'idée même sont refoulées, le malade se réfugie dans le complexe pathogène. Selon Freud, le syndrome reste toujours en connexion avec la sexualité, c'est-à-dire « avec le tréfonds primitif du psychisme ». Aussi bien, les efforts de l'école psychanalytique se sont-ils portés complaisamment sur la sexualité infantile. « Qu'il s'agisse de psy-

chologie normale, de rêve ou de névrose, la base fondamentale du psychisme aberrant reste partout et toujours dans les assises premières de la sexualité infantile, et pas ailleurs. Là seulement est la clé du déterminisme psychique normale et pathologique selon Freud ».

La thérapeutique freudienne consistera dès lors à faire éclore à la conscience du patient les complexes refoulés. De cette confrontation le psychanalyste attend une détente et un relèvement moral, voire la restauration d'une unité psychique durable.

La confession volontaire du patient ou, plus généralement, la traduction par le médecin en langage clair, « conscient », des phénomènes psychopathologiques venus de l'inconscient, constituent les seules méthodes véritables à manier. Et alors que la confession religieuse apporte l'absolution de la faute et son oubli, grâce à la croyance en l'autorité du confesseur, la confession psychanalytique se heurte souvent à la méfiance du patient envers son médecin. Dans ce cas, l'investigation freudienne n'aura pour effet que de placer en plein centre du champ de la conscience l'image, l'idée ou la tendance que l'on aurait dû s'efforcer de refouler définitivement pour la plus grande quiétude du patient.

Reste une dernière critique non moins objective et grave. Il s'est vite constitué pour l'interprétation psychanalytique des rêves ou des phénomènes psychopathologiques, des dictionnaires habilement confectionnés par des disciples de Freud. A l'origine et très rapidement, la tradition de cette école transmettait aux adeptes la signification sexuelle des principaux complexes. On en arriva vite à dresser de véritables tables d'interprétation des songes, renouant ainsi avec de vieilles coutumes populaires. Les objets, des plus élémentaires aux plus exceptionnels, sont ainsi offerts au public des lecteurs avec leur signification psychanalytique. Dès lors, l'apparition des mêmes images dans des rêves successifs à plus ou moins longue échéance, gardera toujours la même signification symbolique.

On est loin de l'effort analytique de Freud, si riche d'aperçus nouveaux sur la vie de l'inconscient. Aussi bien ne peut-on que conseiller la lecture des derniers chapitres que le Docteur A. Marie a consacrés à l'influence de la

psychanalyse sur la vie littéraire et sociale de ces dernières années.

La théorie freudienne sera donc alors mieux saisie dans son dynamisme par son influence incontestable et incontestée sur les meilleurs maîtres de la pensée contemporaine.

La littérature en est encore à chercher une nouvelle voie après avoir pendant plus de cinquante ans, gravité autour des thèmes freudiens.

Cette dernière partie de l'ouvrage du Docteur A. Marie est des plus étonnante par sa synthèse philosophique des grands courants littéraires contemporains.

Aujourd'hui que le snobisme s'est écarté de la psychanalyse, il est possible de faire le point sur cette théorie. Le livre du Docteur A. Marie y contribuera largement.

Mais l'originalité de cet ouvrage réside surtout dans la place que le Docteur Marie réserve dans l'œuvre freudienne à l'investigation de l'inconscient.

Quels que soient, en effet, les échecs de toutes sortes auxquels est vouée la théorie de Freud, ces accidents ne sauraient diminuer l'importance des travaux et des réelles découvertes de l'école psychanalytique. L'inconscient a pris une place prépondérante dans les études philosophiques et littéraires modernes. Freud a contribué largement à enrichir notre vie intérieure. Par delà l'obsession sexuelle qui hante les recherches freudiennes, nous découvrons une foule de souvenirs d'enfance, dont la naïve ténuité pouvait auparavant nous charmer, et qui, aujourd'hui, à la lumière de la psychanalyse, interviennent souvent pour expliquer, entre autres, l'origine de nos sympathies ou de nos antipathies « irraisonnées ».

L'inspiration du poète n'a pas d'autre source. « C'est, en effet, de cette obscure profondeur de l'inconscient sentimental et affectif que monte la plainte des aspirations insatisfaites et incomprises de celui-là même qui les éprouve. »

La Fère en Tardenois.

M. GIUSTI,
professeur de philosophie.